

Paola Berselli et Stefano Pasquini

Les aspirations originelles

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Paola Berselli et Stefano Pasquini dirigent le Teatro delle ariette, du nom de la ferme où ils vivent et travaillent située à trente kilomètres de Bologne (Italie). Ils ont présenté au Channel en novembre 2005 leur spectacle *Teatro da mangiare?* pour dix représentations.

L'avenir du monde, s'il en a un, sera celui produit par les gens qui doutent. La certitude est la pire ennemie du mouvement. Ceux qui osent sans cesse se remettre en question et vérifier leur propre nécessité d'agir ont l'avantage de produire du sens, de se donner les moyens de résister à tous les diktats. En faisant les choix qui sont les leurs, Paola Berselli et Stefano Pasquini sont de ceux-là. Et en plus, ils font les pâtes à la force des bras. C'est dire.

E N T R E T I E N

Pour commencer votre spectacle *Teatro da mangiare?* vous donnez à entendre *L'Internationale*. Que représente ce chant pour vous ?

Nous sommes Italiens et plus particulièrement originaires de la région d'Emilie-Romagne, autour de Bologne, où nous habitons encore. *L'Internationale* est un symbole très fort d'appartenance à cette région. Ce chant a à voir avec notre histoire personnelle mais aussi avec celle de nos parents et de notre peuple. C'est en effet cette région qui a vu naître les premières expériences socialistes communautaires avant même qu'elles soient théorisées. Il y avait un système de gestion en commun des terres et la socialisation du travail est une tradition bien ancrée. Le parti communiste y a fait des scores considérables. Dès le plus jeune âge, nous avons été formés par ce militantisme. Nous avons abandonné le théâtre en 1989 et il se trouve qu'il s'agissait aussi de l'année de la chute du mur de Berlin. Nous avons une trentaine d'années et cela a été vécu comme un bouleversement dans notre région : c'était l'espoir de pouvoir imaginer un communisme différent qui s'effondrait.

Pour les plus anciens, un idéal disparaissait à jamais. Cette date a marqué une rupture dans le monde mais aussi, par pure coïncidence, dans nos vies personnelles.

Votre itinéraire est-il comparable à celui de ces militants d'extrême-gauche qui, dans les années soixante-dix, ont renoncé à l'action politique pour un retour à la terre ?

Nous avons sans doute subi cette influence mais cela ne s'est pas déroulé de cette manière. Notre participation aux mouvements des années soixante-dix a été faible car nous étions très jeunes et la violence nous a toujours répugnés. Notre rupture avec le théâtre et le retour à la terre sont davantage liés à un cheminement personnel. La campagne a été possible parce qu'un de nos grands-pères possédait *Le Ariette*, une ferme abandonnée et mes frères ne voulaient pas la reprendre. Nous n'avions pas d'argent et dispositions donc gratuitement d'un endroit où vivre et travailler. Nous n'avons pas choisi de quitter le théâtre pour la campagne. Le théâtre nous semblait un terrain asséché. Nous étions pressés, vidés. Peu à peu, le théâtre nous a semblé devenir trop autoréférentiel. Avec le socialiste Bettino Craxi s'est développée une culture festive, avec un théâtre qui s'enfermait en lui-même. Les spectacles parlaient de théâtre, les comédiens entre eux aussi... Il n'y avait plus d'échanges avec l'extérieur. Nous avons décidé d'arrêter. Nous aimions l'idée d'aller rechercher les aspirations originelles. Les premiers temps consacrés à cultiver trois hectares au milieu d'une vallée froide et humide à Castello di Serravalle, près de Bologne, ont

été très difficiles. C'était un contact brutal avec la mort, la vie, les phénomènes naturels qui arrivent du ciel ou de sous la terre. Cela a été comme mourir et renaître. Il y avait dans notre démarche une conduite d'autopunition, comme une volonté d'expiation qui est difficile à expliquer. Par le travail de la terre, nous devions nous libérer, nous purger. Nous voulions peut-être nous punir d'être occidentaux, relativement riches, de ne rien connaître des enjeux fondamentaux, d'avoir toujours eu une vie trop facile. Notre génération ressent une sorte de culpabilité qui ne vient pas de quelque chose de précis mais plutôt d'un mode de vie.

Comment le théâtre est-il revenu alors que vous l'aviez quitté pour l'agriculture ?

Pendant cinq ou six ans, nous n'avons plus parlé de théâtre, nous ne voyions plus de spectacles. C'est quelque chose qui s'était éloigné. Nous nous consacrons à travailler la terre. Nous vivions de notre toute petite activité d'*agriturismo* : nous transformions les produits que nous avions et proposons le week-end des repas pour les gens de la ville. Cette expérience nous a changés et nourris. Nous avons eu envie de la partager : le théâtre était le moyen que nous connaissions. C'est ainsi que nous avons commencé à jouer à nouveau chez nous. Cette fois, nous n'avons pas imaginé que ce serait notre métier. C'était seulement une envie que nous pouvions appeler théâtre. Nous avons commencé à imaginer des spectacles autobiographiques dans lesquels nous partagions six années de travail à la campagne. Nous jouons dans un bâtiment rural que nous avons construit de nos mains en plein champ. Nous avons aussi commencé à jouer chez les autres et depuis cinq ans, *A teatro nelle case* (Au théâtre dans les maisons) est devenu un festival.

Le spectacle que vous avez proposé à Calais prend la forme d'un vrai repas destiné à une petite trentaine de personnes pour lesquelles vous cuisinez pendant la représentation. Comment êtes-vous arrivés à cette forme ?

Nous avons quitté le théâtre parce que, personnellement, nous étions un peu fatigués de cette forme avec un plateau et des spectateurs, des gens qui arrivaient et restaient dans le noir et d'autres qui entraient sur scène. Les spectateurs sortaient et leur vie n'était en rien bouleversée. La société de consommation qui s'est développée à partir des années soixante ne concerne pas seulement le pain, les vêtements et les biens matériels. Dans le passé la

musique, le théâtre et les arts avaient une fonction sociale liée par exemple aux jours de fête. La musique servait à danser, on interprétait une chanson pour écouter une histoire... On jouait dans des granges, l'hiver, où les gens, paysans ou comédiens ambulants, se rassemblaient pour conter des histoires et improviser des rimes. Avec la société de consommation, comme l'analyse Pier Paolo Pasolini qui nous inspire beaucoup, l'art est devenu un objet à consommer. Sans doute un objet merveilleux mais quand même à consommer. Notre besoin du théâtre est plutôt celui d'un rituel, c'est-à-dire d'une rencontre et non d'une consommation d'une belle chose. Prendre un repas, le partager, est un rituel présent dans toutes les cultures. Nous n'avons pas envie de proposer un simple divertissement. Dans ce rite, on réfléchit à propos de nous et à propos de l'homme : tout notre théâtre – et toute notre vie d'ailleurs – tourne autour de cette question.

Dans *Teatro da mangiare* ? vous mélangez des récits d'anecdotes autobiographiques avec des extraits de textes littéraires, des chansons... Le spectateur ne connaît pas l'origine de ces textes qui se fondent en un seul. Est-ce une manière de suggérer que l'art ne peut être dissocié de la vie ?

Nous travaillons toujours autour de l'autobiographie. Tous les artistes parlent de quelque chose qu'ils connaissent, partent de leur vie. Nous avons choisi de faire apparaître clairement cette dimension dans nos spectacles. Cela ne nous enlève d'ailleurs rien le droit de mentir mais il nous semble important d'affirmer qu'on ne peut pas faire de l'art sans l'expérience. Nous parlons de la terre parce que nous l'avons travaillée. On peut se documenter, aller parler avec les paysans et faire un spectacle sur le travail des paysans mais notre idée du théâtre est plutôt que ce sont les protagonistes qui doivent faire le théâtre. À ces données autobiographiques, nous mêlons les chansons, les textes, les histoires qui nous constituent aussi. Même si on ne l'a pas écrite, une chanson nous appartient car elle forme notre vie. Nous n'existons pas en tant qu'individus uniques. Nous sommes la somme des autres individus, des œuvres d'art que nous avons aimées et nous les partageons ensemble. Certains spectateurs reconnaissent la dernière page de *L'étranger* d'Albert Camus, d'autres les chansons de Tom Waits... Cela crée des liens privilégiés.

Tout se mélange dans un seul auteur qui serait l'humanité. Nous pensons que nous pouvons partager cette humanité et espérons que nos petites histoires entrent en résonance avec les petites histoires du spectateur, que notre amour les fait penser à leur amour...

La dimension de l'autobiographique est aussi de dire des choses qui sont au monde et qui nous appartiennent à tous et à chacun d'entre nous. L'art s'intègre ainsi à la vie : il ne la change pas, il est la vie.

Les produits que vous servez aux convives-spectateurs sont issus de l'agriculture biologique. Vous sentez-vous proches de ces tendances qui poussent à consommer autrement ?

À l'origine, l'agriculture biologique est plutôt un mode de vie mais aujourd'hui, le consommateur des produits biologiques est une cible comme les autres : quelqu'un de gauche plutôt extrême aimera forcément le biologique, un autre de gauche plus traditionnelle préférera les supermarchés à bas prix... Il est essentiel de ne pas être naïf, de bien savoir où on est. Nous pratiquons l'agriculture biologique et pensons que c'est une philosophie qui nous convient. Nous n'allons pas pour autant avoir envie de l'imposer à tous. La plupart des consommateurs de produits biologiques n'achètent pas la réalité de la chose mais son idée, son symbole. Il est souvent arrivé que des gens qui viennent dans notre ferme soient déçus parce que nous n'étions pas assez *biologiquement authentiques* : nous avions l'eau courante, l'électricité... Certains nous demandent même si nous sommes vraiment nés tous les deux dans cette ferme et sont déçus quand nous répondons que non, alors que cela nous semblerait bien difficile d'être nés dans la même maison puisque nous sommes mari et femme ! Nous ne sommes pas authentiques : nous sommes nous-mêmes. On comprend comment la pensée, et la nôtre aussi, est influencée par l'air du temps. Nous ne sommes pas seulement ce que nous sommes mais aussi ce que les autres veulent que nous soyons. Il faut être biologique, intelligent, de gauche et bien sûr tout cela très rapidement. Des citoyens voudraient un atelier de deux jours pour apprendre à faire du pain et retourner à leur quotidien. Il faudrait pouvoir tout apprendre en ateliers de quelques heures : cultiver les tomates, faire les *tagliatelle*... mais cela demande tout simplement du temps. Ces gens restent dans une logique économique : obtenir le maximum en un minimum de temps. Cela n'a rien à voir avec la vraie sagesse, le partage. Il ne peut s'agir que d'une démarche personnelle. On cherche souvent la route la plus courte pour arriver à un résultat mais nous n'aurons pourtant jamais d'autre résultat que la mort. Les seuls et précieux résultats que nous obtenons sont chacun des pas que nous faisons. C'est le parcours lui-même, le cheminement, qui est le résultat.

Comment peut-on résister à la logique économique ?

Les mécanismes du marché nous écrasent souvent mais notre vie n'est pas placée sous ce signe. Nous ne pouvons concevoir les choses sous un angle seulement rationnel. Pour nous, ce spectacle est la plus grande économie du monde : nous faisons ce que nous voulons, ce que nous aimons et nous en vivons. Un économiste nous dirait de passer à quarante ou

cinquante spectateurs, de répondre à la demande... Il n'empêche que nous sommes conscients des règles économiques et que nous pensons qu'un travail mérite une juste rémunération. Notre spectacle est proposé à Calais à huit euros. Cela peut sembler disproportionné : les gens sont prêts à payer quinze euros pour une pizza et une bière médiocres mais ne donneraient pas cette somme pour un spectacle ? Les bas prix pratiqués par Le Channel s'expliquent évidemment par le fait que la scène nationale est subventionnée. La politique culturelle de la France – dont nous n'avons pas l'équivalent en Italie où la situation ne cesse de se dégrader avec Berlusconi – est remarquable. Mais il nous semble important d'avoir à l'esprit que le prix de la place est bas parce qu'il est en partie financé par l'impôt. Être libre est aussi avoir conscience de ces mécanismes.

Vous semble-t-il impossible aujourd'hui de changer le monde ?

Nous ne sommes ni passéistes ni nostalgiques : le monde dans lequel nous vivons est celui auquel nous sommes arrivés tous les hommes en donnant le meilleur de chacun d'entre eux. Ce monde n'est peut-être pas idéal mais c'est le nôtre. Nous avons fait une découverte essentielle à la campagne. Dans d'autres activités, on peut avoir l'impression d'être très important : on se donne un objectif et on l'atteint... À la campagne, ce qu'on fait ne veut rien dire : une averse de grêles suffit à gâcher la récolte. On apprend qu'on est tout petit. Cela semble dur au début mais après, c'est mieux, car on se sent plus léger. On comprend qu'on est vraiment une partie du monde, que tous ceux qui nous entourent sont des êtres humains à égalité. Si un jour le soleil cessait de briller, on mourrait dans les dix minutes. C'est alors qu'on comprend aussi qu'on change le monde tous les jours. Si un arbre tombe, on peut le laisser par terre ou le débiter pour avoir de quoi alimenter un feu. Dans les deux cas, cela change tout. Nous avons saisi que la frustration que nous ressentions de ne pas pouvoir changer le monde comme nous l'aurions aimé était une erreur. Chaque geste, chaque jour, changeait le monde. Nous avons commencé à comprendre que ce que nous faisons, disions, partagions, était plus réel que ce que nous voyions à la télévision et lisons dans les journaux. Les médias ne parlaient jamais des petits gestes que nous accomplissons quotidiennement mais nous voyions les conséquences de nos actes. Il n'est pas vrai que nous ne pouvons pas changer le monde : nous le faisons chaque jour.

On cherche souvent la route la plus courte pour arriver à un résultat mais nous n'aurons pourtant jamais d'autre résultat que la mort. Les seuls et précieux résultats que nous obtenons sont chacun des pas que nous faisons. C'est le parcours lui-même, le cheminement, qui est le résultat.

Calais,
jeudi 23 juin 2005
Photo Michel Vanden Eeckhoudt.



**Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leila Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXKapharnaüm
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet
- 21 Jules Étienne (Julot)